

ESPACE VAN GOGH : AUTOPSIE D'UN HÔPITAL

Introduction

Dressant sa silhouette autour d'un jardin à l'abandon, enduit de crépi blanc, harnaché de faux-plafonds, fragmenté par des cloisons, rehaussé d'une colonnade de béton,...qui aurait pu imaginer que le vaste bâtiment de l'hôpital cachait en son coeur un passé vieux de quatre siècles ? Qu'il avait tenu le choc malgré la tourmente des ans et connu deux épidémies de peste, la Révolution, le choléra et traversé trois grandes guerres... Et surtout que le bref séjour d'un peintre un peu fou au talent méconnu laisserait à jamais un nom inscrit dans la mémoire de la ville.

Ce n'est qu'au moment où les hommes ont enfin voulu connaître l'histoire de cet édifice pour lui redonner l'éclat de sa jeunesse, que les pierres se sont mises à parler... Aussi paradoxal que cela puisse paraître les sources se tarissent à partir de 1789, ne laissant aux historiens que des listes de malades ou de denrées à acquérir.

C'est donc à travers la mémoire des pierres, sans doute la plus fiable, que cette recherche a été effectuée...

Arles, ville de tradition hospitalière

Depuis le Haut Moyen Age, Arles est une ville de tradition hospitalière. Dès les premières années de son épiscopat, Césaire (470-542) fonde un hospice pour soigner les pauvres d'où ils peuvent entendre les offices de la cathédrale Saint-Etienne toute proche. Sans doute à l'emplacement de l'actuel Saint-Trophime.

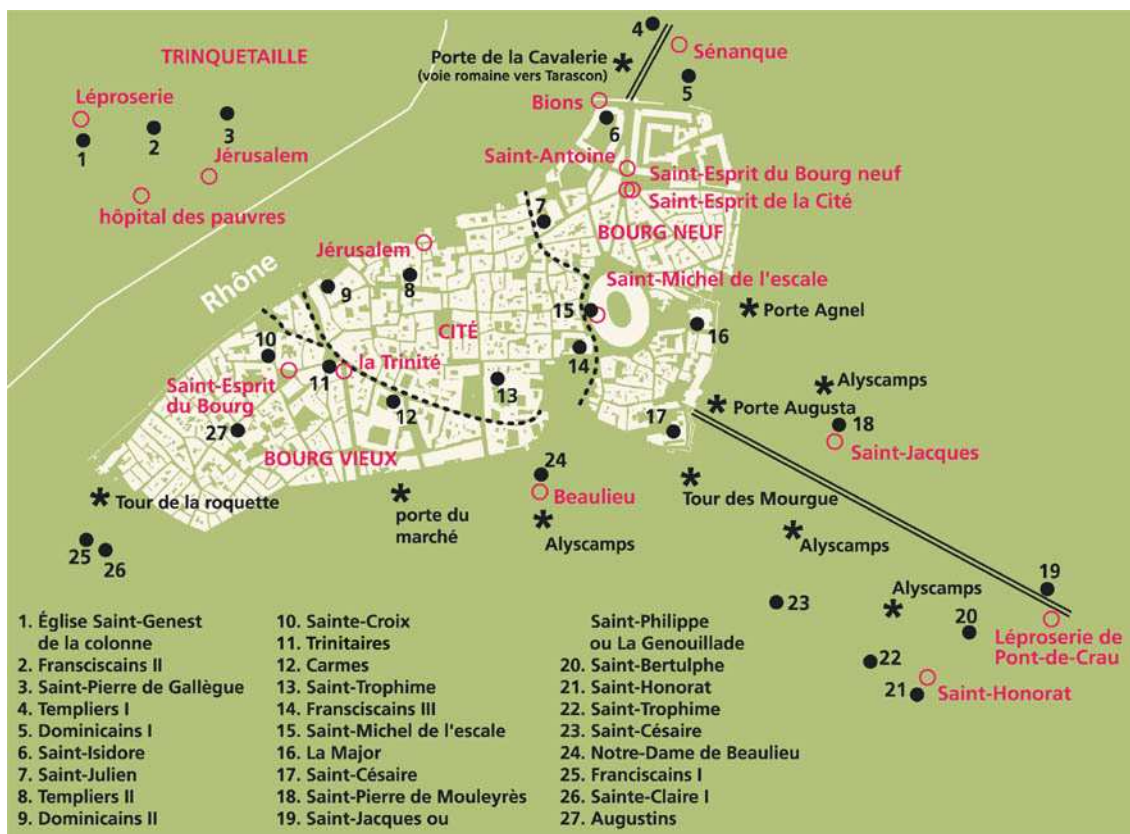
Après l'an mil période charnière du Moyen Age où chacun croyait la fin du monde toute proche, on assiste à un regain de mysticisme : les fondations religieuses se multiplient. Parallèlement à ce renouveau de la foi et grâce à la charité des fidèles de nombreux hospices vont être fondés. Dons et oboles étant pour les chrétiens de toutes classes un moyen de remercier Dieu de les avoir épargné du grand cataclysme.

Au total une douzaine d'établissements vont voir le jour, parmi lesquels l'hôpital des pèlerins dépendant de l'ordre des Trinitaires. Mais au cours des siècles, le bel élan de générosité qui a fait croître et se multiplier les offices va s'amenuiser pour plusieurs raisons.

Des raisons religieuses : la grande peur est loin, les foudres de Dieu sont passées. Les élans mystiques liés aux croisades ont peu à peu décliné vers une sorte d'indifférence passive. Face au

pouvoir religieux, on assiste à la montée du pouvoir civil dans les villes. En 1309, les papes s'installent à Avignon et Arles perd une partie de sa suprématie religieuse.

Des raisons économiques : vers le début du XIV^e et jusqu'à la fin du XV^e siècle, on assiste à un très net déclin de l'économie arlésienne, amorcé par l'arrivée des papes en Avignon, ce qui entraîne l'installation des banquiers lombards. Les centres d'intérêt économiques sont dorénavant Aix et Avignon. La création des foires de Champagne et l'importance que prend celle de Beaucaire au XV^e siècle vont diversifier les voies de communications fluviales et routières. La découverte de l'Amérique en 1492 va changer le paysage économique désormais orienté vers l'Atlantique, les anciens ports fluviaux ne devenant plus que des escales.



Les hôpitaux et léproseries d'Arles au Moyen Age

Vivotant bon an mal an au gré des dons qui n'affluent plus suffisamment, beaucoup de ces établissements hospitaliers vont tomber dans un état proche de la misère. Devant le nombre d'hôpitaux qui menacent de fermer tant pour insuffisances de crédit qu'à cause du nombre restreint de malades, le 10 janvier 1542, Jean Ferrier, archevêque d'Arles, promulgue une ordonnance visant à fermer tous les hospices de la ville pour les réunir en un seul situé au centre de la cité : l'Hôtel-Dieu-Saint-Esprit.

L'Hôtel-Dieu-Saint-Esprit

Les travaux de déblaiement des maisons situées dans le quartier du Méjan, commencent, mais ils sont interrompus en 1550 à la mort de Jean Ferrier. Le projet reste en suspens. Cependant, une politique de reconquête du sol va être menée et l'on continua d'acquérir des maisons qui pourraient gêner le bon déroulement de la construction du futur édifice.

Ainsi, le 15 août 1560, on acheta à Pierre de Camaret une maison et un jardin contigus au futur bâtiment. On acheta, moyennant la somme de 30 écus une partie du jardin des pères trinitaires, qui possédaient un immense terrain allant de la rue des Trinitaires (actuelle rue de la République) aux remparts de la ville. A la demande de Silve de Sainte-Croix, archevêque d'Arles, le projet est repris en 1572. Le 24 février 1573, Pierre de Castillon de Beynes, premier dans l'ordre de la noblesse, à l'aide d'une truëlle d'argent, maçonna la première pierre sur laquelle était gravé : "*Cette pierre a été posée pour le présent édifice de l'Hôtel-Dieu. 1573 et le 24 février, Feste de Saint Mathias*"

Jacques Quillard dit Gulan et Jean Roussel, maîtres maçons, furent chargés de la construction du bâtiment qui comprenait deux grands corps de logis ayant chacun 24 cannes de long sur 4 cannes de large payés à raison de 4 florins les 5 cannes (la canne arlésienne vaut 2,44 m), les matériaux étant fournis par l'administration.

" Et pour fournir aux frais d'un si recommandable établissement, furent mis sur le peuple les impositions suivantes, à savoir :

- Sur la chair de boucherie de douze livres, une le poids d'icelluy ayant à cet effet été amoindri d'un douziesme.

- Sur le vin de douze pots qui se vendraient tant au cabaret qu'en pots à pinte, un la mesure d'icelluy ayant à cest effet été amoindri d'un douziesme.

- Sur le bled que cuisent les bolangers et les forgoniers, trois sols sur chaque setier.

- Sur les pourceaux qui se tuent dans la ville, par qui que ce soist, cinq sols.

- Et sur les bleds et grains qui se vendront, un patas provençal valant cinq deniers.

Et ce, pendant cinq années."

De 1573 à 1602, douze maisons furent achetées par les recteurs pour le bon déroulement de la construction de l'édifice et un probable agrandissement. En 1578, la municipalité "*imposa encore trois deniers sur chaque livre de viande qui se débiterait dans Arles*". La générosité des donateurs faiblissant, le 18 Mars 1605, un édit royal autorise les Consuls à lever un "*impôt de trois deniers sur chaque livre de viande jeté dans la consommation et de deux deniers seulement pour la viande de bœuf*".

Depuis cette époque, la charité des habitants ne s'est pas ralentie, ainsi chaque jour est marqué par de nouveaux bienfaits. Les congrégations religieuses elles aussi veulent doter l'hôpital de meubles ou d'instruments indispensables au soin des malades. Ainsi en 1582, la Confrérie des Pénitents Bleus fit présent d'un lit complet avec tous ses assortiments et fit peindre sur le mur de la fenêtre la plus proche de ce lit, les armoiries de la confrérie.

Descriptif du bâtiment : la première campagne de construction

A l'origine, l'Hôtel-Dieu-Saint-Esprit comprenait deux grands corps de logis : un bâtiment nord orienté est-ouest ; un bâtiment ouest orienté nord-sud, chacun mesurant 24 cannes de long et quatre de large, et érigé en pierres de Fontvieille dont les carrières toutes proches fournirent pendant des siècles le matériau principal des habitations arlésiennes. Ces bâtiments comprenaient un étage sur rez-de-chaussée, et étaient surmontés de greniers avec charpentes à fermes et entrails.

Le rez-de-chaussée du bâtiment nord était occupé par les services administratifs. Parmi eux, les archives dont les numéros peints sur les poutres-maîtresses ont été retrouvés lors de la mise à nu des planchers. Les archives étaient conservées dans des sacs de toile suspendus à des crochets au-dessus

desquels étaient peints les numéros de référence. On retrouve ce système de conservation dans l'ancienne salle des archives de la mairie, actuellement salle Joseph-Imbert. Cela permettait de garder ces documents à l'abri des rongeurs.

Le rez-de-chaussée du bâtiment ouest regroupait les services d'intendance : cuisine équipée d'une immense cheminée, buanderie, lingerie, office et à l'extrémité sud les latrines (lors de la phase de démolition de 1987, on a retrouvé un dallage d'ardoises croisées formant un couvercle étanche qui empêchait la remontée des eaux usées et des émanations).

L'entrée principale de l'hôpital se trouvait dans l'actuelle rue Dulau. Reconstituée en 1587 par Antoine Pons la porte de bois massif serait en pitchpin, d'après Férygnac, restaurateur de la porte en 1988. Cette porte, portait les armoiries de la famille Bressieux aujourd'hui effacées. Elle est encadrée par deux colonnes doriques cannelées et surmontées d'un fronton triangulaire. Au dessus du fronton, une inscription gravée dans la pierre commémore la construction de l'édifice :



La porte de la rue Dulau

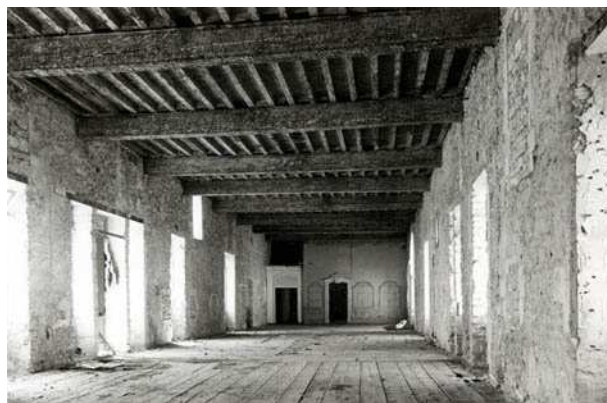
D. O. M.
ET PIAE POST
KAROLO IX PISS FRANC REGE NOSCOMI
ION HOC IN EGENORUM LAVAMEN AERE
TUM PUBLICO TUM PRIVATO AB AREL. REP.
VI KALMAR SOLEMNITER DEDICATUM
OPERIS PRAESIDIES P.D. CASTILLON D.
DEBEINES H. DELESTANG L. BOREL ET
A. DRIVET. UTRIUSQUE ORDINIS SENA.
TORIS IN HANC ELEGANTIAM AFUNDAMANTIS
EDESCERE CIO CI LXXIII

« Sous le règne du très pieux Charles IX roi des Francs, cet hôpital destiné au soin des pauvres grâce à des fonds tant publics que privés en provenance de la cité d'Arles, a été solennellement dédiée au Seigneur Très Grand, le sixième jour des Calendes de Mars. Les maîtres d'oeuvre étant P. de Castillon de Beynes, H. Delestang, L. Borel et A. Drivet des deux ordres sénatoriaux... a été érigé dans ce style depuis les fondations ». 1573.

Tout le premier étage des deux bâtiments abritait un grand dortoir : de chaque côté d'une allée centrale, les lits séparés de rideaux étaient alignés le long des murs. Le dortoir ouest restera aménagé de cette manière jusqu'à nos jours, puisqu'en 1960, ce grand dortoir existait encore. Les hospices de Beaune conservent toujours ce témoignage de l'hôpital du Moyen Age, et la toile de Van Gogh intitulée "L'Hôpital à Arles", conservée à Winterthur en Suisse démontre que la notion d'hygiène est restée la même pendant des siècles.



Le dortoir peint par Van Gogh en 1889...



...dégagé en 1986 (vue sur la chapelle)

Chacun des lits avait à son chevet un chiffre romain peint sur le mur. A chaque lit, qui pouvait contenir plusieurs malades, correspondait une niche taillée dans le mur, dans laquelle les patients déposaient leurs affaires personnelles. Au dessus du lit, en alternance toutes les deux niches, une ouverture haute drainait la lumière et éclairait le lit opposé. Ces fenêtres étaient ornées de vitraux peints aux armes des différentes personnalités de la ville qui en avaient fait don à l'hôpital.

En 1981 lors de l'acquisition de l'hôpital par la ville, ces fenêtres avaient totalement disparu et seule la toile de Van Gogh attestait de leur présence. C'est en décroûtant le bâtiment pour lui rendre son aspect primitif, que l'on a remis à jour ces ouvertures bouchées au début du XX^e siècle lors de la mise aux normes sanitaires de l'hôpital. Le chauffage était diffusé grâce à deux énormes cheminées situées en bout de chacun des dortoirs.

L'œuvre de Peytret

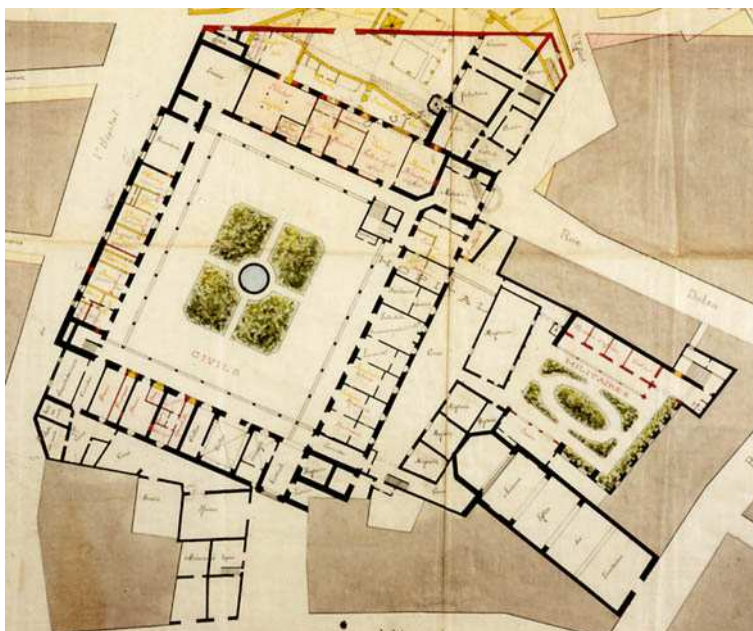
Après cent ans d'existence, l'hôpital devint trop petit pour accueillir tous les malades. L'administration vota un agrandissement de cent lits et le Recteur Romany fit appel à Jacques Peytret, architecte arlésien, pour la construction du nouveau bâtiment. Architecte, peintre et graveur arlésien, Peytret est surtout connu pour la gravure représentant les arènes construites, oeuvre réalisée en 1686. Il fit de lui un autoportrait conservé au Musée Réattu d'Arles.

En 1673, lors de la construction de l'hôtel de Ville d'Arles, on montra à Jules-Hardouin Mansart le projet qu'avait élaboré Peytret, et le modifia à sa façon : " Il fit donc celui qu'on voit que Peytret fit exécuter fidèlement et qu'il a même enrichi de quelque chose de son imagination." (Aix Bibliothèque Méjanès Ms 897, *Les Annales de la Ville d'Arles* par G. Nicolai).

Il sembla donc tout naturel au Recteur Romany de demander à Peytret le projet d'agrandissement de l'hôpital en 1676. La première audace de Peytret fut de faire réaliser la voûte plate qui se trouve dans le hall de la Mairie. Très attaché aux concepts du classicisme, sa seconde audace fut de continuer le bâtiment de l'hôpital dans le même style que les deux ailes déjà existantes et d'en faire un vaste quadrilatère s'ouvrant sur un jardin intérieur.

Il fit là une oeuvre d'architecte et d'urbaniste en voulant donner une unité architecturale à ce bâtiment. Il aligna la façade est sur la place du Marché-Neuf et la sud le long des remparts de la ville. Il réutilisa le vocabulaire architectural existant : baies en plein cintre en hauteur, immenses dortoirs. Son projet s'opposa à la réticence d'une partie des recteurs dont le juge de Barrêmes qui voyaient d'un mauvais oeil leur hôpital devenu oeuvre d'art !

Le 26 Mars 1678, lors d'une assemblée de l'hôpital, le Juge de Barrêmes dénigra le projet de Peytret et critiqua l'oeuvre d'urbanisme que l'architecte était en train d'élaborer. "*Quel profit pour la ville et pour les pauvres et pour cette maison de faire un tel bâtiment ?... La construction de ce grand bâtiment régulier choque la vue et l'expérience des maçons*". Mais Peytret passa outre ces considérations et décida de réduire une partie de l'aile des femmes pour obtenir son carré.



Le quadrilatère de l'Hôtel-Dieu sur un plan du XIX^e siècle

Grâce à la générosité de Pierre de Châteauneuf, seigneur de Moulèges, seigneur consul d'Arles qui en 1677 donna 6 000 livres à l'hôpital, on put commencer les travaux. "*De cette somme furent prélevées 3 000 livres pour la continuation du dortoir des convalescents qui est du fait du côté de la rue des Tanneurs, à condition de donner à la Confrérie de Notre-Dame-du-Bon-Secours l'usage à perpétuité de deux pièces se joignant au levant au dessous du dortoir neuf, lesquelles auront trois cannes de largeur et quatre cannes de longueur chacune, de quinze ou seize pans de hauteur, clos et couvertes, pour s'en servir de bureau et magasin d'entrepôt de meubles et bijoux qu'elle prend en gage et assurance de l'argent qu'elle prête aux particuliers qui en ont besoin*". Le mont-de-piété fonctionnera jusqu'à la Révolution, après quoi, il disparu. Réinstallé en 1835 il sera transféré en 1872 à la commanderie de l'Ordre de Malte, rue Réattu.

Entre 1678 et 1680, eut lieu la construction des ailes sud et est de l'hôpital. De même structure et de même plan que les autres bâtiments, elles comprenaient :

- A l'est : un rez-de-chaussée conçu pour recevoir les salles du mont-de-piété : couvertes en voûte d'arêtes construites dans oeuvre, seule façon à l'époque de créer un coupe-feu. Ces salles s'ouvraient sur la place du Marché-Neuf. La structure des plafonds de cette partie du bâtiment est assez complexe car elle comporte quatre sortes de voûtes : le premier étage du bâtiment formait un troisième dortoir dit des convalescents. Jusqu'en 1985, on a pris l'habitude de parler de l'aile Van Gogh en mentionnant cette partie de l'hôpital. Cette erreur a été due au fait que Van Gogh peignit le jardin de la galerie du premier étage. Or la salle des malades est bien située dans l'aile nord.
- Au sud : c'est le bâtiment le moins élevé des quatre. C'est là que devait se situer l'entrée principale de l'hôpital : en témoigne la grande porte plein cintre qui fut fermée pour des raisons obscures. L'accès de l'hôpital se faisait donc le long du rempart démoli plus tard pour faire place à des constructions nouvelles. Le rez-de-chaussée se composait de salles destinées à l'accueil des malades et à la consultation. Au premier étage, le quatrième dortoir n'était pas surmonté de galetas. D'après les textes, il y aurait eut une seconde chapelle à la jonction de ces deux bâtiments. Or, il y a un escalier d'accès qui permet de desservir ces ailes. Plusieurs voûtes en anse de panier furent découvertes lors du décroûtage, mais aucun détail n'a permis d'affirmer la présence d'une chapelle. *"Les deux derniers dortoirs correspondent par un autre angle à une autre chapelle sous le titre de la Vierge. La position des chapelles est telle que les malades et les estropiés peuvent entendre la messe de leur lit"*.



Maquette de l'Hôtel-Dieu restitué

La chapelle Saint-André

Construite en 1656 à l'entrée de la basse cour, cette chapelle devait servir de sépulture au sieur André Batiaver, qui pour la libéralité de quelques aumônes fit apposer ses armes à l'entrée de la chapelle. On démolit une première fois cette chapelle pour la reconstruire au centre de la cour. Puis, pour laisser place nette au jardin, on la démolit une seconde fois en 1680 et on installa un lieu de culte à l'intérieur du bâtiment. Cette chapelle avait servi de sépulture au père du juge de Barrêmes et il comptait s'y faire ensevelir, d'où sa hargne contre le projet de Peytret.

En 1680, après la démolition de la chapelle Saint-André érigée au centre de la cour par la famille du juge de Barrêmes, on aménagea une chapelle à la jonction des ailes nord et ouest. Cette chapelle donnait d'un troisième côté sur le couvent des soeurs hospitalières.

Les fenêtres à claire-voie permettaient aux malades d'assister aux offices de leur lit, et les prêtres leur apportaient la communion en passant par les portes qui encadraient les ouvertures. Cette chapelle fut bâtie à grands frais et son aménagement particulièrement soigné comme le démontrent les prix-faits de l'époque. Au moment de l'installation de l'autel, on construisit un arc de décharge au rez-de-chaussée, dans le but de soutenir le poids du bloc de marbre placé au dessus. Cet arc, situé derrière le passage de la porte d'entrée, a laissé perplexe les architectes. Ce n'est qu'en mettant à nu le plancher de la chapelle que l'on a retrouvé l'emplacement de l'autel, et de ce fait, compris l'utilité de cet arc.

Sur la rue, le bâtiment avait un aspect austère. L'hôpital était un monde clos, symbole de la misère humaine, il ne nécessitait donc pas d'être un édifice attrayant. Les fenêtres du rez-de-chaussée avaient la même forme cintrée que les ouvertures de l'étage. Seules les ouvertures créées dans le bâtiment nord, le long du couvent des Trinitaires, atteignaient le plancher. En 1671, un arrêt de la Cour du Parlement de Provence oblige les recteurs à fermer ces fenêtres qui gênent les pères. Au moment de la restauration du bâtiment, on a redonné à la façade nord son aspect d'origine.



Colonnade intérieure du jardin

En 1699 fut élevée la colonnade intérieure du jardin. Au premier étage, un toit monopente abritait les malades qui se promenaient sur la galerie. On a retrouvé ses traces au moment de la mise à nu du bâtiment. A la fin du XVII^e siècle, l'hôpital a donc trouvé sa forme définitive. Peu de changements viendront modifier son aspect.

A la Révolution, les religieuses durent se vêtir en civil. En 1792 on déplora quelques actes de vandalisme, surtout dans la chapelle dont les ornements furent détruits. Par contre, le 15 Vendémiaire An V (1796), l'hôpital changea de statut.

Comment fonctionnait-il jusqu'alors? De quoi vivait-il ? Grâce aux donateurs, toujours généreux, l'hôpital possédait de nombreuses terres en Camargue, des maisons en ville et des mas dont l'importance n'a pas encore été étudiée. Cette fortune foncière permettait aux recteurs de louer à des fermiers les terres et d'en rapporter un profit soit en nature, soit en espèces. L'hôpital vivait ainsi en autarcie.

Les bienfaiteurs

A leur mort, un certain nombre de bourgeois et de nobles arlésiens léguaient au bénéfice de l'hôpital une partie de leurs biens en terres ou en argent. En remerciement, ils ont été portraituretés sur leur lit de mort, ce qui expliquerait la couleur olivâtre de leur teint. C'était un peintre rattaché à l'hôpital qui était chargé de cette tâche. D'autres, plus sensibles à la vérité artistique se sont fait peindre de leur vivant, par des artistes plus talentueux. Leur portrait fut ensuite donné à l'hôpital. Tous les ans, le 24 février, fête de saint Mathias, les portraits étaient exposés dans les galeries de l'hospice. Ils sont actuellement conservés au Museon Arlaten. Les bienfaiteurs les plus connus sont les suivants :

Nicolas des Albrets, 1580 ; Antoine Mandrin, 1631 ; Pierre Desloges, 1737 ; Dame Aimeric de Grille d'Estoublon, 1737 ; Mademoiselle Besson, 1740 ; Dame Thérèse Suffen de Ballarin, 1771 ; Anne Chabassus veuve Bufançon, 1785 ; Dame Thérèse Sauvan, épouse de Signoret, 1787 ; M. Ripert, président du tribunal de première instance, 1811 ; M. Laville, économe de l'hôpital, 1816 ; Marie Estivalet, veuve de J.-B. Cartier, 1822 ; Jacques-Henry Charles de Caÿs, 1829.



Portrait de Laville, économe en 1816

Les religieuses hospitalières

Grâce à la sollicitation de la reine Anne d'Autriche, le soin des malades de l'Hôtel-Dieu-du-Saint-Esprit fut confié à des religieuses hospitalières de l'Ordre de Saint-Augustin, que Monsieur de Grignan fit venir de Riom en Auvergne, en l'année 1661. Elles étaient logées dans le bâtiment jouxtant l'hôpital, rue des hospitalières, actuellement rue Dulau.

Lettre d'Anne d'Autriche aux consuls d'Arles, le 12 octobre 1661 :

« Très chers et bien amez desirans voir les pauvres des hospitaux des villes de ce royaume assistés tant pour le spirituel que pour le temporel par des personnes religieuses et qui n'agissent que par

principe de charité au lieu des personnes laïques qui sont d'ordinaire peu affectionnées à secourir les pauvres nous vous faisons celley pour vous dire que nous désirons que les religieuses hospitalières de Rions en Auvergne soient établies dans lhospital de la ville d'Arles sur la confiance que que nous pensons que les pauvres en seront mieux soulagez et assistez et que les habitants de votre ville en recevront beaucoup plus de contentement que des personnes laïques qui en prennent le soing présentement vous assurant que vous ferez chose qui sera bien agréable a Dieu et utile aux pauvres de tenir la main a cet établissement nous prions Dieu en ceste attente vous avoir tres chers et bien amez en sa sainte et digne garde ».

Escrit a Fontainebleau le douzième octobre 1661. Signé, Anne, contresigné, de Fieulet

Fonctionnement de l'hôpital

A L'époque de sa fondation, l'Hôpital du Saint-Esprit était gouverné par dix recteurs qui se partageaient sous la Présidence de l'archevêque d'Arles, l'administration de la maison. C'étaient :

- Le lieutenant a la Sénéchaussée d'Arles,
- Un chanoine de Saint-Trophime délégué par le Chapitre
- Quatre nobles ,
- Quatre bourgeois, qui sont les consuls sortis de fonction les deux années précédentes et deviennent recteurs suivant le règlement fait par la municipalité et autorisé par arrêt du parlement de l'an 1680.

Les recteurs se partageaient les tâches suivantes :

- Soin des enfants au lait,
- Soin des enfants entretenus dans l'hôpital,
- Soin du pain, du vin, de la viande, du bois, des ornements de la chapelle, de linge, des couvertures, matelas, paillasse, meubles et ustensiles,
- Soin de la maison, terres, vignes et autres biens appartenant à l'hôpital.

Chacun des recteurs assurait un tour de garde d'une semaine pour ouvrir l'oeil sur tout ce qui s'y passait. Le reste du personnel, placé sous la surveillance des recteurs se composait de :

- Un archiviste,
- Un secrétaire,
- Un maître-d'hôtel,
- Deux curées,
- Un pharmacien,
- Un chirurgien,
- Deux médecins,
- Un portier,
- Un maître des orphelines,
- Une maîtresse des petits enfants,
- Deux femmes pour la cuisine,
- Des valets et des servantes qui s'occupaient du service des salles, de la lingerie, des cuisines, et de la distribution des repas et des médicaments.

Le 15 Vendémiaire an V, les recteurs sont remplacés par une commission de cinq citoyens chargés des hospices existants qui sont conservés dans la jouissance de leurs biens. Nous ne savons pas

comment évolua le fonctionnement de l'hôpital sous l'Empire et la Restauration, mais en 1844, Louis Jacquemin nous précise :

" Aujourd'hui, l'administration a reçu quelques modifications tendant à la simplifier :

- Six recteurs choisis indistinctement parmi les notables et présidés par le maire, forment avec
- Un économiste,
- Un trésorier,
- Un curé,
- Un médecin en titre et un médecin adjoint,
- Un pharmacien,
- Deux chirurgiens dont un est obligé de résider,
- Huit religieuses et
- Deux converses, la liste des principaux employés de la maison.



Pot à pharmacie de type chevrette, XVII^e siècle

Toutes les décisions prises à l'encontre de l'hôpital sont soumises aux délibérations d'une commission du Conseil municipal, la mairie ayant droit de regard sur les hospices d'Arles. Les nombreux registres conservés aux Archives abondent de détails allant de l'entrée des malades aux décisions pour la construction du nouvel hôpital en 1972.

La tour de l'escalier

A la jonction des bâtiments nord et ouest, une tour d'escalier assurait les liaisons verticales. Englobé dans une maçonnerie hexagonale ou carrée, construit hors oeuvre, l'escalier perpétuait la tradition des escaliers à vis du XV^e siècle. Lors des travaux de modernisation du début du siècle, on évita cette tour pour y installer un monte-charge, et on construisit un escalier autour de la machinerie. Au pied de l'escalier se trouvait un petit édicule en liaison avec la citerne toute proche. Il servit plus tard à l'hydrothérapie. Il apparaît sur les documents du XIX^e, dans la peinture de Van Gogh : « le Jardin

de l'hôpital » et sur une photo de Rewald, datée de 1936. Il subsistera jusqu'après la dernière guerre. Lors du décroûtage de la tour d'escalier, on retrouvera les traces du toit gravées dans le bâtiment.

L'hôpital et les Trinitaires

En tant que biens nationaux, le couvent et l'église des Trinitaires furent vendus à l'hôpital d'Arles en 1791. Le cloître resta tel quel jusqu'au début du siècle. Par la suite, par manque de place, on bâtit les espaces libres à savoir l'aile ouest du cloître ou furent installées deux chambres pour les aliénés. Appelées à tort "la cellule de Van Gogh" ces pièces n'existaient pas en 1889, car c'est là qu'étaient installées les chambres réservées aux militaires, comme le démontre le plan des Archives daté de 1889. Un bâtiment fut ensuite édifié au centre du cloître. Il accueillit les malades jusqu'à sa destruction en 1986. Les voûtes nord du cloître existent toujours le long de la rue de la République, mais elles sont toutes investies par des commerces, de même que la colonnade du déambulatoire supérieur que l'on voit encore englobée dans les constructions du XIX^e siècle.

L'hôpital au XIX^e et XX^e siècle

Au cours du XIX^e siècle, quelques modifications furent apportées au bâtiment. En 1835, la charpente de l'aile nord fut rehaussée afin de construire un étage supplémentaire. Les galetas furent aménagées en dortoirs pour les cholériques. Le 9 juin 1866, une lettre des administrateurs de la ville, adressée au maire demande la création d'une morgue à l'hôpital. Elle est suivie, le 2 juillet 1866 d'une lettre du commissaire de police demandant au sous-préfet la création d'une morgue et d'une chapelle à l'hôpital. Ces deux établissements d'abord installés dans l'aile sud seront ensuite transportés dans les bâtiments jouxtant le chevet des Trinitaires. Dans la journée du 24 décembre 1888, un individu saignant abondamment de l'oreille droite qu'il vient de se mutiler, entre à l'Hôtel-Dieu pour s'y faire soigner. C'est Vincent Van Gogh qui, accueilli par le Docteur Rey passera une douzaine de jours dans ce lieu. Ce n'est qu'en mars 1889, à la suite d'une pétition signée par les habitants du quartier de la Cavalerie, que Van Gogh sera cette fois-ci interné pendant un mois dans une cellule isolée. Avant de partir pour Saint-Rémy-de-Provence, il peindra deux toiles de l'hôpital (La Salle des Malades et la Cour de l'Hôpital) ainsi qu'un dessin de la cour. Ces trois oeuvres auront un rôle primordial lors de la restauration de l'hôpital : Van Gogh avait consigné sur ses toiles des détails architecturaux alors disparus : la chapelle, les fenêtres hautes des dortoirs, le bâtiment servant à l'hydrothérapie au pied de l'escalier; et le déambulatoire au toit monopente surmontant la galerie. Témoin sans s'en douter d'une époque révolue ces toiles nous ont permis de mieux retrouver le bâtiment.



L'hôpital dans les années 1970

Au début du XX^e siècle, on remet l'hôpital aux normes sanitaires exigées à l'époque : de nombreuses transformations eurent lieu : construction de bâtiments annexes dans les cours nord, cloisonnement des dortoirs, faux plafonds, ouvertures de baies donnant sur la galerie et par là-même fermeture des fenêtres hautes et des niches. Dans une de ces dernières, un maçon a glissé un journal de l'époque, daté de 1911, autre témoignage complice d'un homme qui a voulu marquer à sa façon son passage à l'hôpital...

En 1972, la politique de restructuration hospitalière et la grande idée de liaison Rhin-Rhône liée à la mise en service du complexe de Fos va faire s'ériger deux grands centres hospitaliers à l'extérieur des villes de Martigues et d'Arles. L'Hôtel-Dieu, enclavé dans la ville ne peut plus répondre aux besoins modernes d'espace. Dans le sud de la ville, on construit l'hôpital Joseph-Imbert, tandis que resteront en ville les services de neurologie, de pneumologie, de radiologie, les convalescents et les consultations psychiatriques. On pense transformer cet édifice en lieu de consultation en centre ville, car il n'est pas toujours facile de se rendre à l'hôpital désormais décentré. Mais à la fin de 1981 ce projet est abandonné et l'hôpital est vendu à la ville.

Certains services, comme la psychiatrie resteront en place jusqu'en 1986, année où commencèrent les travaux de mise à nu de l'hôpital afin de le transformer en un vaste établissement culturel dont les différents programmes seront regroupés dans l'ensemble des anciens bâtiments de l'Hôtel-Dieu. Un concours d'idées lancé en été 1985 permit à cinq équipes d'architectes de présenter un aménagement de cet espace autrefois clos et lié à la mort et à la maladie en un lieu ouvert à la culture, lieu de passage éphémère vers la connaissance...Quelle a été la démarche des architectes lauréats ?

Le pari des architectes

En reprenant l'idée de Peyret, qui était de s'adapter à un bâti déjà existant, les architectes vont élaborer un projet évolutif en tenant compte des découvertes mises à jour. Ils ont d'abord tenté de comprendre l'évolution du bâtiment et son histoire. Si la recherche des documents d'archives a été une phase importante dans leur démarche, la redécouverte de l'édifice grâce à un pré-chantier de démolition (avril-juin 1986) leur a permis de rendre au bâtiment son entité première. A partir de ces nouveaux éléments, la réutilisation des différents locaux a été plus aisée à définir, l'impératif restant d'élaborer un vaste complexe culturel qui devait comprendre :

- Une médiathèque composée d'une discothèque, d'une artothèque , d'une vidéothèque, cette médiathèque étant le coeur de l'Espace Van Gogh.
- Les Archives communales.
- Le Collège International des Traducteurs comprenant dix studios pour héberger les traducteurs, et une salle de dictionnaires.
- Un Centre universitaire : deux amphithéâtres et des salles de travaux dirigés.
- Un complexe de salles d'expositions temporaires.
- Quelques commerces.

Tous ces programmes devant fonctionner différemment tout en étant liés à un même lieu.



L'espace Van Gogh aujourd'hui

Extrait de « *Espace Van Gogh : autopsie d'un hôpital* » / Nathalie Rivière ; D.E.A. D'Histoire de l'Art, Université Paul Valéry, Montpellier, 1989.

Reproduction autorisée avec la mention "Site patrimoine de la ville d'Arles - www.patrimoine.ville-arles.fr ainsi que le nom du ou des auteurs

Direction du Patrimoine - Hôtel de ville - BP 90196 - 13637 Arles Cedex
Tél. 33 (0)4 90 49 38 20 Fax. 33 (0)4 90 49 35 30 Email : patrimoine@ville-arles.fr